

OBJET DU MOIS : FÉVRIER

Portrait de Louise de Bourbon-Condé (1676-1753), future duchesse du Maine.



Ce portrait n'a pas été présenté dans les salles du musée Lambinet depuis sa restauration en 2011. Les interventions ont porté sur le support et la couche picturale. Rentoilé, le tableau ne conserve ni son châssis, ni son cadre d'origine et les agrandissements des angles attestent qu'on a changé le format pour passer d'un ovale à un rectangle.

Nous vous proposons donc de découvrir cette œuvre qui a retrouvé tout son éclat. [Ci-contre vue du visage pendant la restauration, © C. Mosler]



Une princesse du Grand siècle atypique

Petite-fille du « Grand Condé », premier prince du sang, Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon s'enorgueillit d'une



Musée Lambinet
VERSAILLES

double lignée princière, descendant par sa mère des électeurs palatins. Huitième enfant d'Henri Jules de Bourbon, duc d'Enghien et d'Anne de Bavière, elle se distingue de ses frères et sœurs par son esprit et sa vivacité. Tandis que sa mère s'attache à ce qu'elle reçoive une solide éducation, rare chez les princesses de sa génération, son



père songe à assurer rang et honneur à sa progéniture. À 16 ans, Mlle de Charolais, préférée à son aînée, épouse le duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV et Mme de Montespan et enfant préféré de son ancienne nourrice Mme de Maintenon.

[Louis-Auguste de Bourbon (1670-1736), duc du Maine, enfant, représenté en saint Jean l'évangéliste, École française, 17^{ème} siècle. © Musée Lambinet]

La cour de Versailles rigidifiée par l'étiquette et de plus en plus austère au fil des années l'ennuie si bien qu'elle finit par s'installer au château de Sceaux au début des années 1700. Autoritaire, extravagante mais également cultivée et curieuse de tout, la duchesse s'entoure des grands esprits de son temps (Voltaire, Fontenelle, d'Alembert, La Bruyère) et organise avec Nicolas de Malezieu (mathématicien, helléniste et poète) de somptueuses fêtes. Les Grandes Nuits de Sceaux, mêlant théâtre, musique et danse se succèdent, loin de la monotonie de la cour du roi. Féru de théâtre, elle aime à se produire sur les scènes de Sceaux ou du château de Clagny. Très petite de taille, elle est surnommée par sa belle-sœur Mlle de Nantes, jalouse de sa naissance, la « poupée du sang » tandis que d'aucuns à l'instar de Saint-Simon, font du « bâtard et sa naine » des cibles de choix et raillent le duc sur sa naissance illégitime et sa claudication. La princesse, se défend en adoptant l'abeille pour emblème¹ et tire ainsi parti de son sobriquet en créant en 1703 l'Ordre de la Mouche à miel, parodie des ordres de chevalerie et des sociétés académiques. La conspiration de Cellamare, visant à destituer le régent au profit de Philippe V d'Espagne lui vaut un an d'exil mais à son retour elle parvient à s'entourer d'une cour brillante et continue son rôle de mécène. M^{me}

¹ Devise tirée d'*Aminta* du Tasse « *Piccola sì, ma fa pur gravi le ferite* » : « Petite certes, mais elle fait de profonde blessures ».

de Staal-Delaunay, sa femme de chambre, fait le renom de la duchesse après sa mort dans ses *Mémoires* où elle y fait apparaître les défauts de sa bienfaitrice en qualités : « elle croit en elle, de la même manière qu'elle croit en Dieu et en Descartes, sans examen et sans discussion [...] elle ne se soucie pas d'être entendue, il lui suffit d'être écoutée ».

Une évocation de l'enfance...bien née

L'enfant est principalement perçu jusqu'au 18^{ème} siècle comme un être en devenir et donc imparfait si bien que les peintres auront tendance à les représenter hiératiques, vêtus comme des adultes et parés d'attributs allégoriques. L'opinion de La Bruyère, pour qui : « les enfants sont hautains, dédaigneux, colériques, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés » est alors unanimement partagée par les penseurs de la Contre-réforme toujours sensibles aux idées de Saint-Augustin sur le sujet. Bossuet ira jusqu'à comparer l'enfance à « la vie d'une bête ». Pourtant, on perçoit les prémices d'un changement de regard sur l'enfance au sein de l'élite cultivée, comme l'a montré Philippe Ariès dans son livre pionnier.² Mais il faut attendre la publication de « *l'Émile ou De l'éducation* » (1762) dans lequel Rousseau dépeint l'enfant comme un être naturellement bon pour que l'enfant soit davantage considéré.

Il s'agit ici du portrait d'une enfant d'environ 7 ans, période charnière appelée alors âge de raison ou âge de discrétion où l'enfant quitte sa gouvernante pour des précepteurs. On se rappelle l'éducation soignée dispensée à Louise-Bénédicte de Bourbon qui a eu pour précepteur Jean de La Fontaine et qui a côtoyé à la cour de Chantilly, où M. le Prince son père tenait salon, Racine, Boileau, Bossuet et tant d'autres. Mlle d'Enghien apparaît ici comme l'enfant espiègle et pleine d'intelligence qu'elle était. Le teint est frais, les lèvres fines et malicieuses tandis que son regard quoique vif et un peu enfantin laisse deviner un caractère affirmé. Si la jeune fille fait la joie de son entourage sur ses facultés intellectuelles, elle n'en reste pas moins coutumière de colères d'enfant gâtée. Princesse du sang, son destin

² Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Éditions Plon, 1960 (réédition en 1973).

aurait pu être tout autre bien que son père, toujours en quête de faveurs et d'honneurs, œuvrait auprès du roi pour proposer en mariage une de ses filles au duc du Maine ; Louise-Bénédicte n'avait alors pas 10 ans. S'assurer la faveur royale est le rêve de tout courtisan et pour ce faire, la petite fille représente l'avenir de son lignage.

Un portrait « mignard »

Ce tableau est attribué à l'atelier de Pierre Mignard, portraitiste renommé, rappelé à la cour de France en 1657 après un long séjour en Italie. Ses talents lui ont valu d'être remarqué par le pape Urbain VIII et il revient à Paris imprégné de l'art des Carraches et des artistes baroques. Outre des Vierges à l'enfant, on lui doit les représentations d'écrivains et de femmes célèbres tels Molière, Bossuet, M^{me} de Montespan, M^{me} de Sévigné mais aussi des favorites du roi et autres dames de la cour ainsi que le roi dont il a laissé dix représentations.



Stylistiquement on peut rapprocher le portrait de Louise-Bénédicte de celui de Marie-Anne de Bourbon soufflant des bulles de savon (ci-contre). Néanmoins le portrait présent dans nos salles est moins anecdotique et plus naturel, si ce n'est intimiste comme le soulignait initialement son format ovale. Certes, la future duchesse du Maine, avec son bouquet et les fleurs piquées dans sa chevelure, fait penser à Flore, la déesse du printemps ou encore à une Dryade, nymphe protectrice des forêts. Néanmoins l'accent est mis ici sur la draperie volante qui anime la composition et la grâce de la fillette aux manières raffinées comme en atteste sa main tenant délicatement l'étoffe et les fleurs. L'utilisation du fond neutre, le camaïeu de roses et cette façon de mêler l'Antique au naturalisme des traits du modèle font de cette œuvre un ensemble « mignard », dérivé péjoratif de « mignon », attribué à certaines toiles du peintre en référence à son nom. L'écueil de la mièvrerie est toutefois éludé par le regard brillant de cette petite fille au destin prometteur.